

res tant à la consommation du pays qu'à l'exploitation. Ce sont évidemment les deux moyens à employer ; mais il est fort à craindre qu'on n'y arrive que trop tard.

La Colombie Anglaise, dont les eaux abondantes descendent de hautes montagnes au Pacifique et principalement par le Fraser, offre les plus magnifiques arbres, des sapins de Douglas, *Pseudotsuga Douglasii*, Douglas fir, ou pin de l'Orégon, suivant la langue, des sapins divers, des spruces, des pins, des thuyas, dits cèdres, des mélèzes ou épinettes rouges, etc. Elle a, dit-on, 74,000,000 d'hectares de forêts, soit 75 pour cent de son territoire ; mais l'exportation des produits se portera plutôt vers l'Asie, l'Australie et les côtes du Pacifique que dans l'Atlantique.

Les plaines centrales de la frontière des Etats-Unis à l'Océan glacial, ont une immense étendue encore à peu près déserte et de pauvres forêts qu'on évalue seulement au quart de la surface totale et dont l'exportation n'aura probablement jamais rien à attendre.

La consommation locale du bois est énorme, de 8 m. c. au moins par habitant, et, la population croissant rapidement tant au Canada qu'aux Etats-Unis qui importent déjà une masse de bois du Canada, il n'est pas impossible que la situation forestière du bassin des grands lacs et du St-Laurent s'aggrave à échéance prochaine. Les données fournies au commerce par le *Timber Trades Journal* sur les industries du bois, les forêts, leur préservation contre le feu, les exploitations, le pin blanc ou Weymouth, l'industrie des pâtes de bois, le marché des Etats-Unis, les districts de Québec, de Montréal, d'Ottawa, du Nouveau-Brunswick, de Frédéricton, du Miramichi, de Restigouche, de Bathurst et de Sainte Croix sont d'ailleurs plus intéressantes que précises au sujet des ressources ligneuses encore disponibles.

“ En un temps très court, dit l'honorable Henry Joly, dans un très intéressant rapport au ministre de l'agriculture à Ottawa, depuis le commencement du siècle, nous avons ravagé nos forêts, en enlevant le meilleur pin (*we have overrun our forests, picking out the finest pine*) et nous les avons appauvries sur une grande étendue, et ce qui est le pire, en appauvrissant aussi le pays, car en raison des circonstances notre commerce d'exportation des bois n'a pas donné au Canada le profit qu'il était en droit d'en attendre. Il nous reste encore une grande

quantité de spruces et de pins de second ordre, qui offrira un excédent aux besoins du pays pour les générations futures, si nous en avons soin ; mais les très beaux pins, nécessaires pour maintenir notre grand commerce d'exportation au point où il est, deviennent très rares et inaccessibles, et je crains qu'il ne se prépare une chute soudaine et considérable.”

Au lecteur le soin de philosopher sur le *picking out* des forêts du Dominion, ses causes, ses résultats et les leçons qui en découlent.

Actuellement l'exportation s'élève à 17 ou 18 millions de mètres cubes, et on évalue la consommation locale à plus de 40 millions de mètres cubes, pour cinq millions d'habitants. Les exploitations annuelles portent donc sur une quantité de bois en grume peu éloignée, déchet comptés, de 100 millions de mètres cubes. Comme elle comprend la fleur des bois, on sent que c'est colossal, surtout en faisant la part des incendies, plus grande encore.

Les incendies des forêts qui, suivant M. W. C. Edwards, ont détruit vingt fois plus de bois que les exploitations sont dus principalement à la colonisation illégale (*illegitimate settlement and squatting upon the limits*).

La grande masse des territoires forestiers appartient à la couronne, mais est dévolue au gouvernement provincial et administrée dans l'intérêt du pays. Les exploitants obtiennent aux enchères une étendue appelée un poste forestier (*timber berth*) ou un périmètre (*limit*). Il est généralement censé occuper un carré de dix milles, contenant cent mille carrés (25,900 hectares) ; mais en raison de la topographie du pays les périmètres sont de toutes grandeurs et formés depuis vingt-quatre milles carrés. Les porteurs de licence deviennent des fermiers de la couronne à rente foncière déterminée et payent une faible redevance par pied cube de bois équarri et par bille de sciage. Les surfaces occupées par ces périmètres étaient en 1894 de 75,000 milles carrés (près de 20 millions d'hectares) dans les provinces de New-Brunswick, Québec et Ontario.

Au-delà de la limite des pins une vaste forêt de spruces s'étend vers le nord autour de la baie d'Hudson et déjà on en prévoit l'exploitation pour les manufactures de papier ; la reproduction du spruce étant beaucoup plus grande que celle du pin blanc on dit que les forêts des provinces de Québec et du Nouveau-Brunswick pourraient être exploi-

tées tous les 15 ou 20 ans ! En fait, les pins Weymouth sont devenus très rares dans la province de Québec et c'est la province d'Ontario qui les fournit maintenant. La valeur moyenne du pin de première qualité qui était de £12 en 1855 est arrivée en 1894 à £23 et £24 par standard (environ 6½ mètres cubes de bois travaillé). La valeur du spruce ne s'est pas élevée dans la même proportion ; elle était de £6 en 1855 et de £8 à £8 10a en 1894, valeurs à Québec.

Jusqu'à présent les exploitations au Canada ont donc consisté surtout dans l'enlèvement des arbres d'élite, principalement des pins Weymouth et ont laissé le sol livré à des arbres beaucoup moins précieux soit par la qualité du bois, soit par les dimensions qu'ils atteignent. Ce n'est pas seulement l'appauvrissement, c'est encore la dégradation qui en résulte ; il est clair que, dans une forêt d'essences mélangées, pour obtenir la reproduction de l'essence la plus précieuse on doit éviter de commencer par enlever les arbres de cette essence.

Aucun large trait d'aménagement ne se manifeste en dehors de la formation des périmètres, centres d'exploitation d'une centaine de milles carrés ; l'avenir disposera des rebuts et des forêts inaccessibles. Comme idée culturale on ne voit signaler que la plus grande facilité de reproduction des spruces et le retour du pin, soit immédiat sur terrain nu, soit tardif sous des bois blancs. Quant à l'origine des massifs de Weymouth ou à la dispersion de ces pins dans la forêt vierge, rien ne montre qu'elles aient été étudiées. Il en est de même des conditions du mélange et du développement des divers pins, des spruces, du tsuga, du mélèze, du sapin baumier et des essences feuillues. Ainsi la sylviculture a encore quelques progrès à faire dans la forêt canadienne.

M. Mélard conclut avec sagesse ainsi qu'il suit :

“ Il pèse donc sur l'avenir de l'approvisionnement en bois des nations civilisées une incertitude et une menace qu'il serait imprudent d'écarter comme un présage de mauvais augure. Avant deux ou trois générations, c'est dans ces propres forêts que l'Europe devra trouver tout son approvisionnement ; et il ne faut pas oublier, si l'on ne veut pas être pris au dépourvu, que la nature met de cent à cent cinquante ans pour faire un beau chêne ou un beau sapin.”

Nous ajouterons que si le déve-